

# Le Devoir

ISSN 0850-5500  
édité par  
GMT Pile à l'heure !

NOUVELLE FORMULE - ÉDITION DU JEUDI 23 SEPTEMBRE 2021

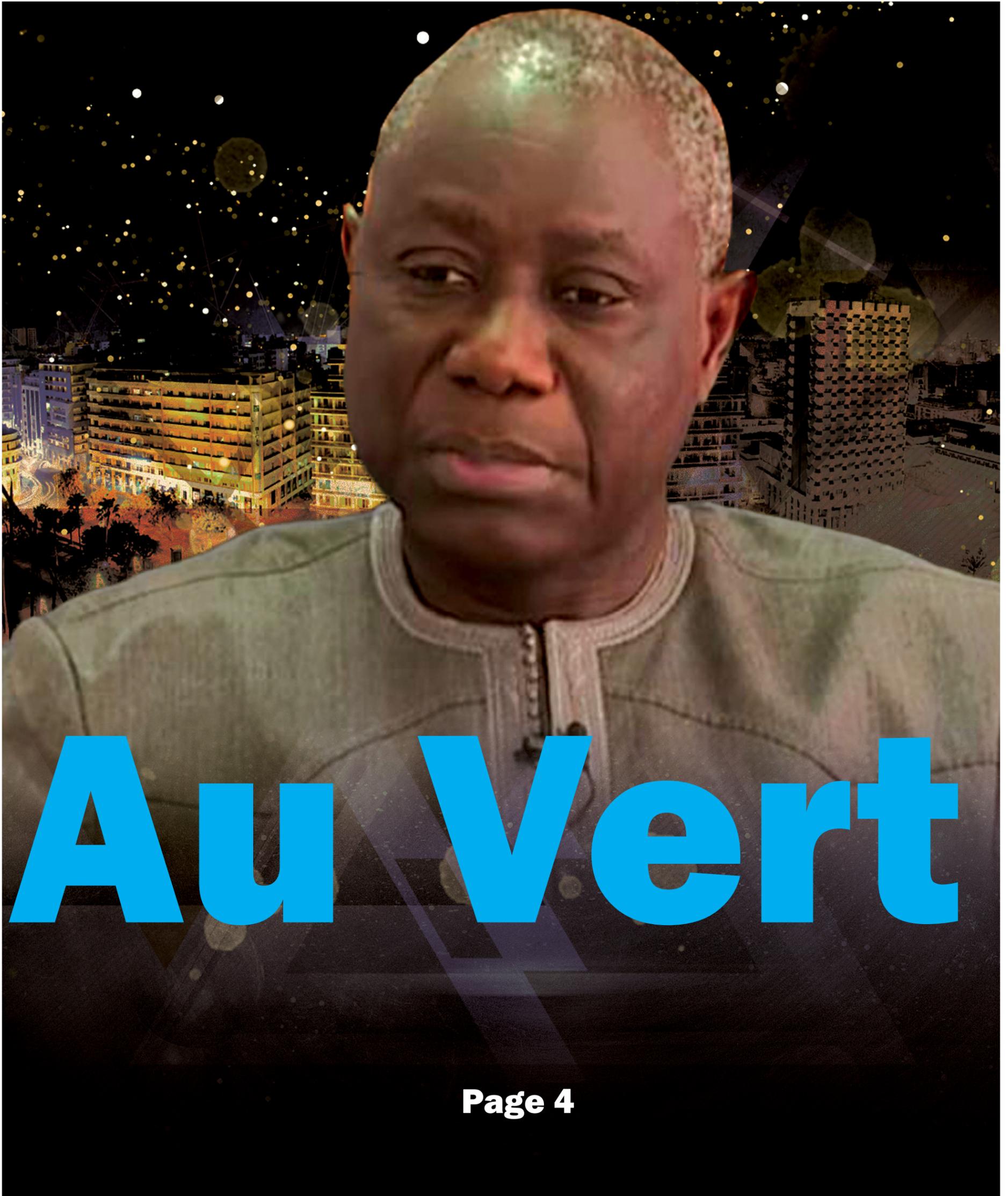
# BARA TALL

Leebone.com

**50 ans,  
célibataire  
et vierge**



Page 8



# Au Vert

Page 4

## TRADITION ORALE

## A moi, conte, deux mots !

## Quand la version numérique prend le pas sur la narration

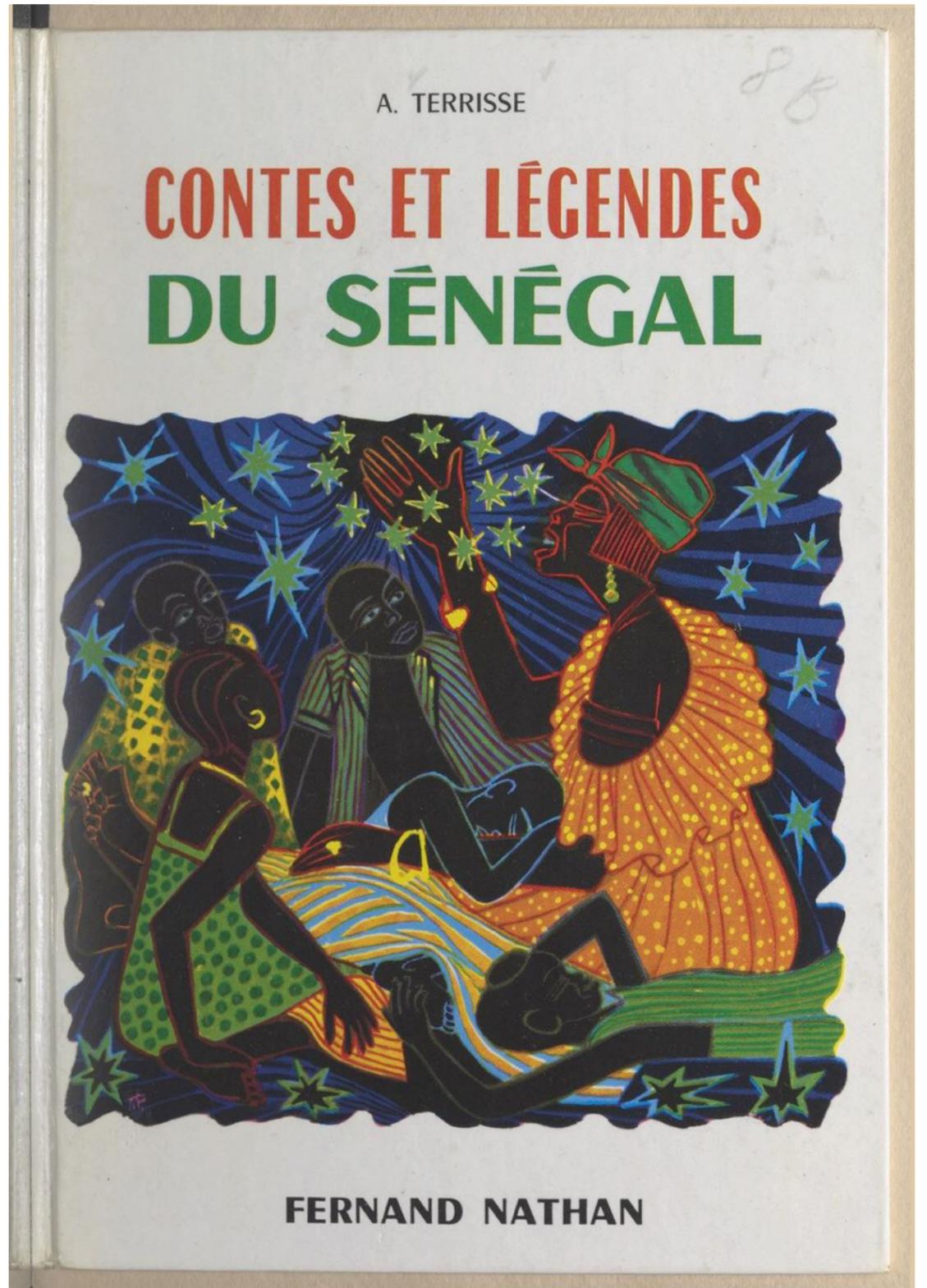
L'Afrique est un continent qui se démarque avec ses traditions. De génération en génération, le patrimoine culturel se transmet, c'est le cas de la tradition orale. La tradition orale se considère un héritage. Cette tradition constitue un moyen de préserver l'histoire, outre la locomotive de transmission de nos valeurs. Quand les autres peuples conservent l'histoire par l'écriture, l'Afrique inclut toute sa littérature dans l'oralité. Dans cette tradition orale, le conte s'y démarque. Dans la littérature, le conte est défini comme un genre littéraire. Il désigne un récit de faits ou un récit imaginaire. Avec ses multiples fonctions, le conte était utilisé pour éduquer les enfants autour du feu pendant la nuit afin d'en tirer un enseignement. A l'ère 2.0, ...

Par Khadiyatou GUEYE Fall

Existant depuis longtemps, le conte fait partie de notre tradition orale, la plus précieuse ; mais il est devenu désuet pour certains jeunes ignorant son origine. La nuit, le grand-père réunissait ses petits-enfants autour du feu pour leur raconter une belle histoire. Cette dernière est souvent instructive ou ludique. Nécessitant une interaction, le conte impose un émetteur et des récepteurs. Ces derniers sont encore appelés public supposé manifester sa présence par sa complicité avec l'orateur. Le conte était très populaire. Les grands-parents étaient les personnes habiles à conter pour leurs petits-enfants.

Ndèye Bineta est une femme dans la quarantaine. Elle se rappelle les nuits où son grand-père lui racontait l'histoire de Coumba l'orpheline qui se faisait maltraiter par sa marâtre. Ndèye Bineta avait l'occasion de renforcer ses valeurs : « Mon grand-père nous a raconté beaucoup d'histoires, toutes aussi instructives qu'amusantes. A la fin de chaque histoire, une leçon de vie nous était destinée. J'ai toujours tenu compte des enseignements véhiculés par ces contes, surtout l'histoire de "Coumba am nday et Coumba amoul nday". Cette histoire pleine d'émotions m'a appris que, dans la vie, seules les bonnes actions nous offrent une vie apaisée. C'est pourquoi je me suis toujours évertuée à faire de bonnes choses et à soutenir des personnes dans le besoin ».

Ndèye Bineta ne trouve malheureusement pas le moyen de faire découvrir à ses enfants ces écoles de valeurs que sont les contes. « Avec les nouvelles technologies, nos enfants n'ont plus le temps de discuter avec leurs parents, encore moins d'écouter des histoires racontées par leur grand-père. Leur téléphone portable leur donne un résumé des histoires



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mais la lecture trahit l'émotion et le suspense qui faisaient l'essence de l'interaction du conte », ajoute Mère Ndèye Bineta.

Dans un contexte où les nouvelles techniques de l'information et de la communication connaissent une utilisation contagieuse, raconter une histoire se fait rare. Les délestages sont une occasion précieuse pour se rappeler le beau temps des contes. Massamba Ndiaye n'en disconvient pas. Pour lui, le temps est précieux mais une trentaine minutes de coupure d'électricité pourrait permettre à ses enfants de bénéficier de quelques histoires instructives.

« Mes enfants ne connaissent pas les contes mais je me donne le temps de leur raconter quelques histoires populaires. Ils sont peut-être trop petits pour en tirer des leçons morales mais si les histoires se figent dans leur

mémoire elles leur serviront plus tard », affirme Massamba, un père de trois petits bois de Dieu.

Agée de 29 ans, Sima Sadio est cette jeune fille très cultivée. Elle lit tous les livres qui lui passent sous les yeux. Son amour pour la lecture lui a permis de rencontrer pas mal de contes. Elle se réjouit de la chance et de la curiosité qu'elle a pour fouiller tout sur les réseaux. « Je suis du genre curieuse, c'est pourquoi rien ne m'échappe. Notre époque ne nous accorde pas le temps de nous réunir avec la famille pour bénéficier des histoires éducatives. Mais j'ai eu l'occasion de lire à travers les œuvres écrites et les réseaux sociaux des contes les uns plus instructifs et amusants que les autres. Par exemple, l'histoire de Fary Mbam m'a beaucoup marquée. Quand le Maure racontait tout ce qu'il voyait au roi, c'est en fait une manière de montrer qu'une personne doit tou-

jours tenir sa langue. L'histoire du roi qui ne mange pas une viande de plus de 24 heures a montré que dans la vie un service offert ne se refuse pas. Dans l'histoire de Tony aussi où la mère traitait ses trois enfants différemment, la leçon de morale à retenir est qu'une mère doit traiter ses enfants sur le même pied d'égalité », raconte Sima Sadio.

Quand il s'agissait du conte, il était de son essence de se réunir autour du feu, le chef de famille assis d'un côté et ses petits-enfants de l'autre, tout en face. Débutant par un dialogue populaire qui signale la présence de l'assistance, la fin des histoires dévoile souvent une leçon de morale. Pour certains de nos interlocuteurs, ces leçons de vie servent tout au long de l'existence du bénéficiaire. Des principes et des valeurs englobent ces contes africains.

### Le Devoir

ISSN 0850-5500  
édité par  
GMT Pile à l'heure !

Patte d'Oie Builders

Immeuble Thales 3e étage

+221 33 896 76 03

Directeur de publication

Pathé MBODJE

Rédaction

Pathé MBODJE,

Charles SENGHOR,

Habib KA

Mass Niang

Fanny ARDANT

Khadiyatou GUEYE

Sadany SOW

Tidiane SÈNE

Infographiste

Alioune Khalil KANE

Metteur en page

Laay Gooto

Web

medhamo@hotmail.com

(Design)

Administration

Tchalys

## THIOLOGNE

## Le temps des investitures

Par Habib KÂ,  
Chef du bureau régional  
de Matam,  
Thilogne

Après Mamadou Elimane Kane dit MEK qui a confirmé devant ses militants sa décision d'aller aux élections sous sa propre bannière, ce fut autour de Amadou Alassane Sow alias Zorro, adjoint au maire de la commune de Thilogne, de prendre ses distances avec l'Alliance pour la République (APR). En effet, Zorro briguera le poste de maire de Thilogne avec la liste de la coalition du président Bougane Guèye Dany.

Le départ de l'adjoint au maire de Thilogne risque de porter un sérieux coup à la coalition de Benno Bokk Yaakaar (BBY), surtout que le nouveau mode de scrutin, le suffrage universel direct, ne donne plus possibilités aux leaders de mener des transactions discrètes pour négocier le fauteuil municipal.

Entre-temps, les doyens politiques ne se sont pas encore décidés, tenus par la volonté du président Macky Sall de désigner, comme d'habitude, les candidats de BBY et de l'APR.

Il s'agit du ministre-conseiller Sidy Ben Omar Kane, de l'ambassadeur itinérant Almamy Bocoum, de l'ex-sénateur Abdoul Guissé.

Leur soutien pour l'un ou l'autre camp serait déterminant quant à l'issue du scrutin.

En 2014, les résultats des élections communales se présentaient ainsi :

Doggol 1.516, 43%

Mek 1.236, 38%

Almamy Bocoum 697, 19%

Le maire sortant, Youssouph Dia, risque des surprises s'il est reconduit candidat de l'APR et de BBY si les frustrés reportent leurs voix sur une autre liste.

Dans ces conditions, Mamadou Elimane Kane partirait favori, d'autant plus qu'aux dernières élections communales, il arrivait 2ème, derrière la coalition Doggol inspirée par Farba Ngom, coordonateur départemental.



Amadou Alassane  
Sow dit Zoro

## Rapport ANSD

## «Un Sénégal émergent» pauvre où l'insécurité alimentaire gagne du terrain

Les chiffres de la pauvreté au Sénégal révélés par l'Agence nationale de la statistique et de la démographie (ANSD) montrent que la pauvreté gagne du terrain au Sénégal. Alors que le gouvernement s'enorgueillit d'un «Sénégal émergent», la majorité de la population se considère comme étant pauvre. Une étude de l'Agence nationale de la statistique et de la démographie (Ansd) montre que le nombre de pauvres a augmenté au Sénégal «5.832.008 en 2011 contre 6.032.379 en 2018». Pire : 50,9 % des Sénégalais se «considèrent comme pauvres».

Le nombre de pauvres a augmenté entre 2011 et 2018 au Sénégal, passant de 5,8 millions à plus de 6 millions, alors que le taux de pauvreté monétaire a enregistré une baisse de cinq points sur la même période, a-t-on appris de l'Agence nationale de la statistique et de la démographie (ANSD) ; quant à l'analyse de la situation alimentaire des ménages, il ressort que 5.540.856 personnes sont en situation d'insécurité alimentaire, avec une prévalence globale de 34,7% et une incidence de l'insécurité alimentaire grave de 6,2%.

Cette prévalence de l'insécurité alimentaire varie selon le milieu de résidence, indique le rapport de l'ANSD. En effet, les personnes vivant en milieu rural qui ont plus vécu des expériences de faim sont aussi les plus impactées avec «une prévalence de 41,5% contre 23,4% pour ceux de Dakar urbain et 30,0% pour les individus des autres zones urbaines.»

L'insécurité alimentaire grave, quant à elle, est estimée à 8,1% en milieu rural. A Dakar urbain et dans les autres centres urbains, elle touche respectivement 3,4% et 4,8% des personnes.

Le niveau de l'insécurité alimentaire varie avec le statut de pauvreté des individus et est plus élevé chez les ménages vivant en dessous du seuil de pauvreté. En effet, la prévalence de l'IA chez les pauvres est évaluée à 47,2% contre 27,1% pour les personnes non pauvres, soit un écart considérable de 20,1 points de pourcentage.

Comme la pauvreté, la prévalence de l'insécurité alimentaire varie d'une région à une autre. Les régions de Kolda (62,5%), Kédougou (58,9%), Sédhiou (56,7%) et Tambacounda (54,4%) qui sont les régions les plus pauvres se trouvent être les plus touchées par l'insécurité alimentaire, lit-on dans le rapport de l'ANSD. Dans ces régions, plus de la moitié des personnes sont en situation d'insécurité alimentaire et plus de 13,0% connaissent la forme grave à Kolda, Kédougou et Tambacounda.

Cependant, on note que Matam qui est la septième région la moins pauvre est aussi très affectée par l'insécurité alimentaire avec «un taux de 54,6% et 16,7% pour la forme grave». De même que Saint-Louis qui fait partie des trois régions les moins pauvres est la sixième région la plus affectée par l'insécurité alimentaire avec une prévalence de 45,0%.

Les régions de Thiès et Dakar qui sont les moins pauvres sont aussi les moins affectées par l'insécurité alimentaire avec des niveaux d'incidence respectifs de 21,5% et 23,6%. Par contre, la région de Ziguinchor qui est la sixième région la plus affectée par la pauvreté du pays se particularise car faisant partie des quatre régions les moins touchées par l'insécurité alimentaire avec un niveau de prévalence de 26,7%.

Fanny ARDANT

## À MON FILS BOUGANE GUÈYE DANY

Si l'euphorie, l'ego surdimensionné sont la mère des batailles, la modestie et le contrôle de ses pulsions en sont le glaive qui trace le chemin ombrageux pour accéder au pouvoir. C'était vraiment beau hier quand les populations sénégalaises t'apercevaient assis côte-à-côte avec la mère d'Ousmane Sonko à Bignona.

Cher fils, si la situation désespérée du Sénégal reste ta principale et profonde préoccupation, peu devrait importer ta position dans n'importe quel dispositif déjà établi, même sans ta présence. Le seul et unique fait d'y être convié, à cette assemblée, suffisait largement. Jamais tu ne devrais réclamer ta part dans ce partage, si partage il ya, du gâteau ou des différents rôles assignés par-ci par-là. Le Sénégal n'est et ne saurait être un taureau de tamkharit où chacun se permettait de l'immoler puis d'en faire, avec sa chair, un Tong-Tong national. Si le destin de ton cher Sénégal te préoccupe tant, cher fils, reviens sur ta décision de quitter la coalition pour enfin la rejoindre sans condition aucune. La seule urgence qui vaille est de mettre en chantier une forte stratégie pour délivrer le peuple sénégalais de ses éternels geôliers.

Mon cher fils, écoute très bien les conseils d'un oncle. Ousmane Sonko n'est pas ton alter-ego tant que tu n'auras pas réussi ce que lui-même a déjà réussi : le leader incontesté et incontestable de l'opposition. Aucun membre de toutes les coalitions confondues de l'opposition n'a jusqu'ici fait mieux que lui. Malgré toutes les tracasseries qu'on continue à lui faire subir, ce grand combattant «nianthio» reste zen et imperturbable. Reconnaissez-lui son courage quand même et vous membres de l'opposition, dites-nous qu'est-ce que vous voulez ou que cherchez-vous. Taisez vos égo surdimensionnés et acceptez de vous ranger tous derrière ce grand combattant. Refuser de le faire ressemblerait à une trahison, un coup de poignard que vous aurez vous-mêmes planté dans le dos du peuple sénégalais. Interrogez votre conscience et que la modestie inonde vos cœurs et esprits afin que vous parveniez à distinguer le bien du mal. Vous tous derrière Ousmane Sonko, vous réussirez à délivrer tout un peuple. Le peuple observe.

Ndiapaly GUÈYE



BARA TALL

# Le Vert dans le fruit

Il faut certainement se contenter plus du portrait de Abou Abel Thiam d'il y a un peu plus de 10 ans (Bara Tall, entièrement construit à Thiès) qu'au dernier papier de « Jeune Afrique » (Sénégal : Bara Tall relaxé, et après ?, 21 mai 2011 par Michael Pauron) : l'histoire de vie développée par le confrère local détermine l'homme et permet aujourd'hui de comprendre l'ancrage de l'homme dans ses valeurs sénégalaises dans une société qui lui a tout donné et pour laquelle Bara Tall souhaite léguer un souvenir immaculé de virginité ; cette vie prime sur la querelle politique Wade-Idrissa Seck en route vers le second mandat de 2007.

S'il s'est en effet fourvoyé dans le secteur politique par faiblesse devant l'invite du tout puissant Ousmane Tanor Dieng, il pensait en effet être plus utile à sa ville, Thiès, qu'à se faire potentat local. Est-ce qu'il a payé par la suite sa proximité avec Idrissa Seck ? Me Wade l'avait pourtant à la bonne : Bara Tall avait ses entrées au palais, tant et si bien qu'un conseiller non sans malice lui proposait des locaux à côté du bureau de Karim Wade avant l'immeuble Tamaro.

Les tentatives de réhabilitation post-2012 expliquent sans doute la route Kaolack-Fatick mais une fatalité semblait s'exercer sur le rescapé de la furie de Wade avec les contestations notées qui ont prolongé la mise au Vert du relaxé dont parle Ja ; ses essais de retour avec le puissant appui à la Force Covid en 2020 peuvent donc faire réfléchir : l'argent n'est pas sa hantise.

Bara Tall symbolise pourtant l'échec d'une politique de préférence nationale, à compétence égale : des premiers polytechniciens, il est verni quand son employeur en fait un patron ; désormais, c'est « Bara Tall travaille pour vous », ou, pour faire original : Bara Tallix.

Puis ce fut la chute, l'amitié en politique. L'entrepreneur est poursuivi pour avoir surfacturé 11,5 milliards de F Cfa dans le cadre des chantiers publics à Thiès, ...voie qu'emprunte le président Wade pour se débarrasser de celui accusé à tort ou à raison de trop loucher vers le fauteuil présidentiel.

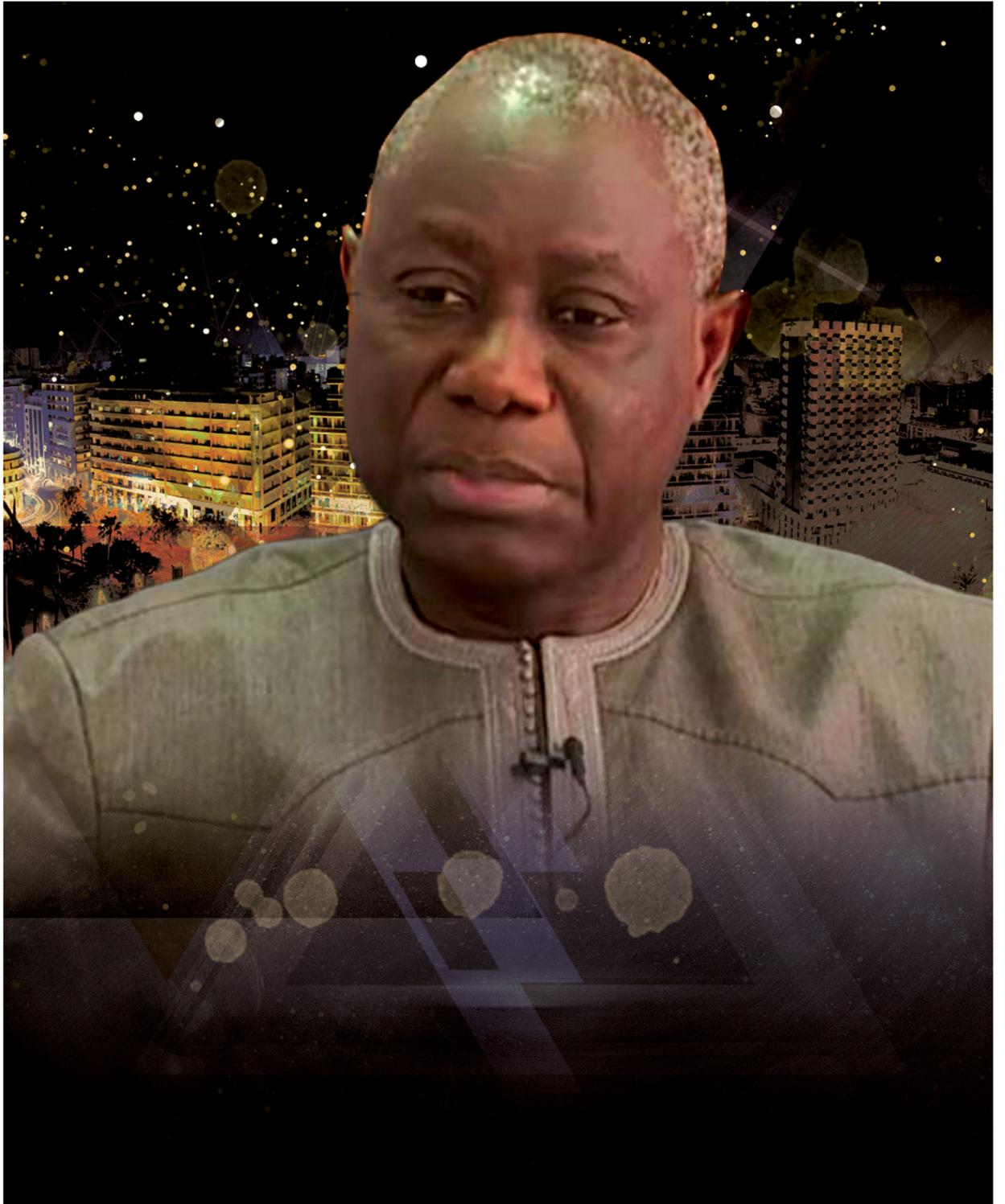
Avec lui et après l'ancien directeur de la Régie des chemins de fer poil à gratter d'Idrissa Seck, Mbaye Diouf, le régime libéral poursuit la chasse aux Socialistes, lui qui se gaussait d'être de la même génération que Abdou Diouf pour être mis au-devant de la scène en même temps que le Premier ministre devenu président en 1981 : la passation de service est identique quand il prend du galon à Jean Lefèvre qui lui laisse la clef et que Bara Tall se laisse couler dans l'arène politique avec son article 35 : il subira les mêmes foudres qu'un Abdou Aziz Tall, Mamadou Tèra Sarr : le Vert de la justice du vainqueur était dans le fruit.

Certes, sa Vdn est moins valorisée qu'à Dakar ; moins pour la qualité de l'ouvrage que par les conséquences politiques immédiates : les tentatives socio-économiques sont encore timides avec les populations quand les infrastructures sortent timidement de terre et tardent dans leur finition ; mais l'ouvrage secondaire n'y est pas qui aurait relevé la majesté du goudron opposé à un ouvrage de franchissement, par exemple ; cela semble inévitable vu le rythme des réalisations actuellement en cours : Bara Tall aurait pu parier sur l'avenir, lui qui ne vit que pour Thiès.

Il est vrai qu'en participant à la lutte contre pandémie, il démontre son souci du partage. Comme lorsqu'il réfectionne l'école de sa jeunesse. Mais son rêve pour Thiès est remis en cause par la modicité de la Vdn : aucun plein, au délié, aucun garde-fou pour maintenir le conducteur en éveil. Comme en d'autres moments, lorsque son ouvrage est remis en cause (Kaolack-Fatick). Une injure pour celui qui se veut orfèvre en tout.

Alors, au Vert ?

P.MBODJE



## À propos des indicateurs économiques

À propos des indicateurs économiques calculés et publiés, j'ai appris avec le temps à établir un « distinguo » entre les indicateurs estampillés Sénégal et les indicateurs estampillés « Union monétaire ouest-africaine ».

Et cela pour une raison : les appareils statistiques des huit pays qui collectent l'information, la traitent et la publient n'ont pas atteint dans tous les pays de l'Union le même niveau de performance.

Le Sénégal et la Côte d'Ivoire disposent d'un très bon appareil statistique.

Les ingénieurs économistes-statisticiens et les organes de la BCEAO doivent l'accepter et surtout l'expliquer.

Un seul exemple parmi d'autres : l'indice harmonisé des prix.

Pour apprécier la pauvreté des couches sociales, l'utilisation de cet indice harmonisé des prix se révélera nécessaire dans l'analyse (évolution du pouvoir d'achat entre autres).

Il reste un travail lourd et important à réaliser au niveau des appareils statistiques nationaux (huit pays sont concernés).



# L'Afrique et sa renaissance en question...

Par El Hadji Ibrahima NDAW

Au 10<sup>ème</sup> siècle, l'Empire de Ghana, alors à son apogée, faisait partie des nations les plus structurées, les plus solides et les plus épanouies de son époque. Ce peuple régnait à partir du triangle magique – Aoudaghost, Oualata et Kumbi Saleh – sur un vaste territoire – une partie de la Mauritanie, du Sénégal et du Mali –.

À son déclin prit naissance l'Empire du Mali avec Soundiata Keita qui y institua la fameuse Charte du Mandé, première déclaration des droits de l'homme, l'ancêtre de la Déclaration des Droits de l'Homme. L'Empire devint prospère et stable avec l'avènement de Kankan Moussa. Ailleurs en Afrique, le même phénomène s'observa également avec les royaumes bantous et les royaumes zoulous. Ainsi, sur toute l'étendue de l'Afrique, les chercheurs peuvent trouver et développer des thèmes axés sur l'organisation sociale et administrative de ces empires et royaumes.

Tout ceci pour dire que l'Afrique est riche de son histoire et de son sol. Mais cette prospérité sera, en même temps, source de problèmes pour elle. Avec l'esclavage, et plus tard la colonisation, elle sera dépecée par les puissances occidentales pour ses innombrables richesses.

Les peuples d'Afrique ont des similitudes de vie et de croyances. Les premiers panafricanistes qui ont prôné l'unité de l'Afrique ont très tôt compris la force de cette puissance endormie que recèle le continent et que la renaissance tant déclamée doit pouvoir réveiller. Les tentatives du reste ne manquent pas : appel à l'unité africaine, regroupements par cercles concentriques (sous-régionaux), etc.

Aujourd'hui encore, dans ce 3<sup>ème</sup> millénaire, le monde africain cherche dans la douleur une voie de sortie de crise-crise identitaire, crise de dialogue, crise de valeurs. Si, comme le soutiennent les savants, l'histoire situe les origines de l'homme noir dans le delta du Nil (en Egypte), ils y découvriront certainement des richesses croisées avec les autres peuples du continent, tant au plan social qu'au plan culturel, susceptibles de servir de jalons identitaires.

## CONSCIENCES ÉCORCHÉES

Car on peine encore à chercher, en Afrique, dans nos traditions ancestrales, les éléments puissants capables de posséder en soi les leviers propres à prendre en compte, en empruntant des chemins propres à nous, les aspirations de nos populations pour un développement culturel, social, économique et même politique.

Le monde est en train de changer très vite. Les Africains, pour suivre la cadence et s'adapter au rythme de l'évolution imposée, relèguent souvent en arrière plan les acquis de la tradition. Ce ne sont plus que des articles de musée que l'on exhibe de temps en temps pour les besoins d'une curiosité artistique, ou simplement pour faire bonne conscience. Dans ce fatras de consciences écorchées par un long et douloureux asservissement – la colonisation à travers son implacable mécanisme de lavage de cerveau –, l'on a souvent plombé toute velléité d'introspections créatives sur l'ensemble de nos valeurs culturelles.

Cependant, malgré la rapidité avec laquelle il évolue, le monde est craquelé de partout. Il est émaillé de conflits de toute nature : politique, idéologique, culturel ou religieux. Au

centre de ce chaos est l'Homme. Cet être assis ou arcbouté sur ses privilèges, ses croyances et ses convictions. Ce trait qui caractérise toutes les créatures passives de la planète, se retrouve chez l'Africain avec encore plus d'acuité. Et pourtant que de trésors de sentiments nobles enfouis chez cet homme là.

Plus près de nous, au Sénégal en particulier, nous devons porter un intérêt particulier à ce que Frobenius appelle, en parlant de l'homme allemand, les "saisissements", que nous retrouvons également chez l'homme noir et donc chez l'homme sénégalais. Ce don de saisissement qui est cette faculté de répondre à l'appel du réel, de consommer aux sons, de vibrer aux ondes de l'autre.

Le cousinage à plaisanterie, entre autres, peut être perçue et valorisé comme un pacte entre ethnies et un outil de vie commune, favorisant ainsi une approche dans la compréhension mutuelle et les échanges féconds entre peuples. Cet élément, dont les contours cernés et fortifiés, peut constituer un tournant historique dans la vie de la nation toute entière, voire la sous région. Le Sénégal connaît les ethnies à plaisanterie, les convergences culturelles entre Diolas et Sérères ou entre Toucouleurs et Diolas ou encore entre Sérères et Diolas par exemple. Mais tous ces concepts – Cousins à plaisanterie, convergences Diolas/Sérères etc. –, qui ont un réel impact sur la vie sociale, sont limités par contre dans leur évolution dynamique. Ce sont des actes que la tradition recèle en son sein et qui portent les germes d'une bonne

entente sociale et devant lesquels personne n'ose transiger. Leur particularité cependant est qu'ils ne concernent que des membres d'une société bien connus, étiquetés. Ce sont donc des actes quasi-figés, au dynamisme limité.

C'est en partant de ce constat, que l'on est en droit de se demander si, au-delà de l'aspect culturel liant deux ethnies appartenant au même pays le Sénégal et au-delà, l'on ne pourrait pas initier un brassage de type nouveau capable d'entraîner des mutations aux plans social, culturel et économique. Une vision nouvelle pour un dialogue intercommunautaire qui engage l'ensemble des acteurs à maintenir et à déployer à travers les pays concernés une meilleure prise en compte de leur développement. Ce serait un acte de haute portée historique pour le Sénégal et pour l'Afrique si toutes les ethnies à plaisanterie arrivent à communier et à s'entendre pour mener en commun des projets de développement économique ; ce serait assurément là un bel exemple de solidarité nationale et sous-régionale qui pourrait faire tâche d'huile.

Que ces partenaires d'Afrique se parlent donc en "ouvrant tous leurs sens" afin que de ces "saisissements" naissent de grands projets.

Nous ne disons pas que ce phénomène résoudra la problématique de la Renaissance africaine, mais il y participera à coup sûr. Car partout en Afrique et dans la diaspora existent semblables proximités, en dehors des identités culturelles remarquables notées çà et là.

Cet exercice qui nous permettrait de faire notre introspection aboutirait probablement à retrouver des identités réelles et fortes. Les chercheurs africains et d'autres pourraient explorer des pistes dans ce sens. Le terrain est vaste – toute l'Afrique est concernée – et des points de convergence sont à découvrir à partir desquels doivent reposer notre renaissance. L'Afrique ne doit plus être la curiosité de l'Occident, elle est capable de s'intégrer dans le concert des grandes nations du monde, à sa manière, à travers ses valeurs. Elle en a les moyens politiques, culturels et économiques. Seule la volonté politique lui fait actuellement défaut. Elle qui peine à se relever de son lourd passé colonial doit, pour survivre et s'imposer au monde, opérer une rupture d'avec les clichés dépassés et entretenus par l'Occident. La renaissance à mon humble avis doit commencer par là, par la recherche et l'animation des points de convergences sociales, éducatives et culturelles. Notre patrimoine, imparfaitement connu, a besoin d'être, de ce point de vue, maîtrisé et valorisé afin que le regard de l'autre en notre endroit ne soit pas chargé d'exceptions.

**Ibrahima NDAW**

Cité S.H.S N° 24, rue GS-244

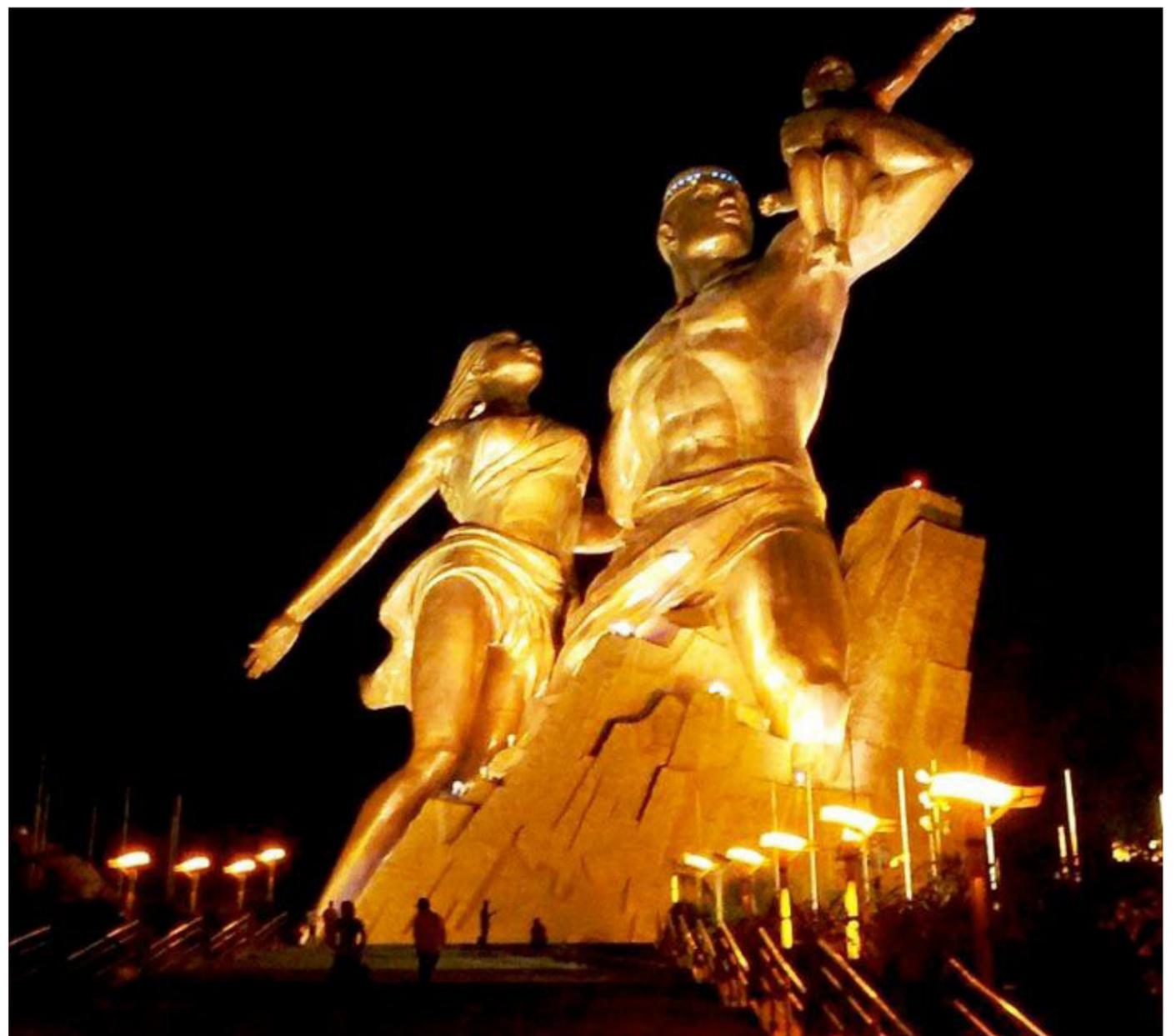
GOLF SUD GUEDIAWAYE

Code Postal 15000

BP 19 826 SENEGAL

Mobile: (221) 77419 71 16

E-mail : malima\_sn@yahoo.fr



## DE CE TRONÇON DE ROUTE MBOLOYEL-THILOGNE

## J'apprends : patience

Par Habib KA,

Chef du bureau régional de Matam,  
Thilogne

Entre Mboloyel et Thilogne de la voiture qui nous ramenait de Ourosogui, où nous fûmes entassés, les clients échangeaient des riens, des banalités, pour tout dire.

La voiture, du moins ce qui est considéré comme tel, trottait, somnolant sur le doux asphalte, semblable à celui des routes des grandes villes, ressuscitant chez les passagers de cette localité la fierté d'être sénégalais à part entière.

Thiambe, Boyinaadji, Nabadji, Seedo, les Doumgas, défilaient sous des flaques d'eau ; en arrière plan, la vallée reverdie par les pluies hivernales posait délicatement ses pieds sur les rebords du lit du fleuve.

Puis, comme pour ramener les passagers à la réalité, une brusque secousse de la ferraille brinquebalante, vieille de plus de cinquante années, sans âme, sans identité, sans vie, avertit qu'elle s'emballe dans une turbulence de vingt kilomètres. De Mboloyel à Thilogne.

Et tout le monde secoué au rythme du tacot-marteau-piqueur emmêlé aux grésillements d'une musique mise à fond, sur cette route cahoteuse, de poussière rouge, de déviations sauvages, sous une chaleur torride.

Une jeune mariée, très enthousiaste, vociférait sur son Iphone des ordres à sa ménagère ou à une petite sœur sur les poissons à sortir du congélateur, les cubes et autres condiments à compléter, sans se soucier du silence des autres, tête baissée, ne perdant rien de ses cris, ses manies, sa vanité subtile d'étaler un confort supposé ou acquis. Puis, un instant, celle plus jeune qui l'accompagnait, plus belle, vêtue d'une robe getzner qui épouse les formes gracieuses de son corps, prit la place d'un client qui descendait, certainement pour se désolidariser du casting mal fagoté de son amie ou agacée par la vantardise ostentatoire de celle-ci. Je m'attendais

d'elles des signes d'agacement pour déplorer l'état de ce qui tient de route sur ce tronçon de la RN2 ; mais en vain.

Sur le banc arrière du chauffeur, une vieille grand-mère et un vieux pépé, épaulé contre épaulé, tête baissée, silencieux, cherchaient à contenir les tremblements de la voiture. Ils s'étaient tus, immobiles, malmenés sans geindre par les cahots de la ferraille rouillée sur cette route cabossée sans fin.

Et moi, pris de curiosité, je regardais admiratif ce couple d'octogénaires. Ils ne dormaient pas. Ils ne parlaient plus, ils ne disaient plus rien. Ils se taisaient. Et leur silence me fascinait. Indifférents à tout, à la chaleur étouffante des corps compilés, aux odeurs humaines, à la poussière rouge sur les têtes, les paupières, les lobes des oreilles, sur les habits.

Du tronçon Ourosogui-Thilogne, j'ai appris beaucoup, et on ne finit pas d'apprendre. Sur-tout des choses qu'on semble cerner, maîtriser des années et des années alors qu'au fond, on n'en a que peu de connaissance.

J'ai appris dans le silence de ce couple, la patience. Une attitude très élevée de la conscience humaine.

Et ces vieux en ont à revendre : une philosophie, une religion qui leur permet de traverser les âges sans stress, sans déprime.

De ce tronçon Mboloyel-Thilogne, j'ai appris de ces octogénaires une leçon : savoir maîtriser ses émotions, gérer ses frustrations, s'éviter la colère, un brin de folie passagère.

La patience adoucit.

Le silence est d'or.

Arrivé à Taabe, la verdoyante, le vieux couple descend. La vieille mémé, bras droit levé, nous gratifie d'un au-revoir.

Et moi, je déchiffrais sur son visage basané : la patience est une qualité essentielle de la sagesse, le silence aussi.



## Dakar by blue...

Dakar, capitale de la mer, est née sur une presqu'île, la presqu'île du cap vert, qui, autrefois, aux temps géologiques reculés, était une île...

L'histoire, celle des hommes, est fille de la géologie, la géologie historique...

Le poète Paul Eluard a écrit un jour, peut-être à la tombée de la nuit, ces quelques mots, devenus célèbres : " La terre est bleue comme une orange..."

Paraphraser les poètes est toujours une belle audace littéraire, et puisqu'il faut le faire, jouons avec les mots et les couleurs : " Dakar est bleue comme une orange"...

Tous les admirateurs de la mer et même les "administrateurs de la mer" connaissent les couleurs crépusculaires de la ville de Dakar, lorsque la mer et le ciel se touchent et que le "dialogue des couleurs" se noue, au loin, au son des dernières vagues du jour...

Regarder Dakar, côté mer-Dakar by blue-est un spectacle "sons et lumières" que seuls connaissent vraiment les "marcheurs considérables", les "marcheurs du littoral"...

À Dakar, les grands symboles du littoral se succèdent dans l'espace : la Grotte de la lumière, le Phare de l'espérance, le Phare des Mamelles, le Monument de la renaissance africaine (MRA), la Mosquée de la divinité, le Musée dynamique, la Porte du Troisième millénaire, "le Lion de la

mer" (promenade des Lions), le Phare du Cap Manuel et plus loin, de l'autre côté de la mer, "la sirène de Dakar"...

Les "poètes de la mer" auront compris : la lumière, sous ses formes connues et inconnues, brille toujours au-dessus des symboles du littoral.

"Dakar by blue" est avant tout, Dakar littoral...

"Dakar by blues..."

Un acte "magique circonstanciel" de première importance a été posé sur le littoral : la réalisation du Musée dynamique, inauguré le 31 mars 1966, par le président Léopold Sédar Senghor.

Le Festival mondial des Arts nègres commençait et tous les regards étaient tournés vers la mer...

La rencontre, quasi-surréaliste, des deux termes, musée et dynamique, nous conduit à nous interroger, bien des années plus tard, sur le choix, à la fois du site – le littoral-et sur la rencontre des deux mouvements : le mouvement statique des objets d'un musée (science muséale) et le mouvement dynamique, voire turbulent, de la mer...

L'ancien secrétaire d'État aux Grands travaux dans le gouvernement socialiste du président François Mitterrand, Émile Biasini, qui fut également conseiller du ministre André Malraux, a déclaré un jour, avec le style qui le caractérisait : "Je ne gère pas les vagues, je gère la mer..."

La réflexion se poursuit sur les critères qui ont présidé au choix du site du Musée dynamique,



sur la pointe de Fann qui date du néolithique.

Les arts visuels viennent-ils de l'observation de la mer et de toutes ses couleurs ?

Les mots viennent-ils du littoral ?

Parmi les poètes de la mer, Saint-John Perse, Aimé Césaire, Edouard Maunick, il y a aussi Léopold Sédar Senghor, le poète des bolongs du Sine...

Musée dynamique ou Musée de la mer ?

Un Musée de la mer a été créé sur l'île de Gorée.

Réponse de la presqu'île à l'île ?

Réponse de l'île à la presqu'île ?

De quel côté est la mer ?

Un Musée dynamique a été créé sur la presqu'île du Cap-Vert qui porte sur ses épaules Dakar, capitale de la lumière, mais avant tout capitale de la mer et de tous ses reflets azur.

Dakar et la mer sont mêlés depuis des siècles mais l'une a-t-elle devancé l'autre ?

"Dakar by night" ou "Dakar by blue": la mer a choisi...

Vovo Bombyx

7/9/2021

## PASSÉ-PRÉSENT

MAMADOU RACINE SY

# Nyamina n'est pas seulement pour Kor Dior Dieng

C'est à titre exceptionnel qu'il est devenu capitaine, premier capitaine africain de l'infanterie de marine coloniale française. Avant lui, le bâton de maréchal pour un militaire nègre, c'était le lieutenant.

Bien que fort connu, il faut cependant effectuer des recherches sur Racine Sy Méridien Président pour les découvrir, lui le capitaine et, pour nous de la presse, le directeur Pape Racine Sy. Il est le grand-père et l'autre porte son nom. Tous d'honorable souche.

Mamadou Racine Sy, né à Souïma (Podor), au Sénégal, le 28 mars 1842, et mort le 24 février 1902, à Kita, au Mali, est un officier français appartenant au corps des tirailleurs sénégalais. Il est le premier Noir à obtenir le grade de capitaine de l'Armée française.

Toucouleur, Mamadou Racine Sy est né dans le Fouta à Souïma, près de Podor, le 28 mars 1842. Son père Elimane Racine était le chef du village et était très influent parmi les Toucouleurs. Sa mère Seynabou Rabi Bâ est issue de l'aristocratie peule et torodo de Thi-logne et Guede Ouro. Enfant, il suit une formation à la religion mulsumane et devient instructeur scolaire en études coraniques.

Mamadou Racine Sy entre dans le corps des tirailleurs sénégalais le 4 octobre 1860 et se fait remarquer par sa bravoure au combat. Il est nommé sergent le 9 août 1866 puis sous-lieutenant à titre indigène le 15 mai 1868. C'est le plus jeune africain qui accède à l'épaulette.

En 1878, il est désigné pour représenter les tirailleurs à Paris et est promu lieutenant le 17 mars 1880. Blessé lors de la prise de Daba le 16 janvier 1883, il est alors apprécié par ses supérieurs. Bien que la loi française limite la promotion des militaires indigènes au grade de lieutenant, ceux-ci, le colonel Gustave Borgnis-Desbordes en particulier, le proposent au grade de capitaine des tirailleurs. À titre exceptionnel, Jules Grévy, président de la République française, signe le 19 octobre 1883 un décret faisant de Mamadou Racine le premier capitaine africain de l'infanterie de marine coloniale française.

En mars 1886, il est chargé de rapporter au colonel Frey le traité de Kéniébakoro (ou Kéniéba-Koura) dans lequel Samory Touré, fondateur de l'empire wassoulou, reconnaissait la souveraineté de la France sur la rive gauche du Niger. Le capitaine Racine devient alors,

pour le compte des autorités coloniales, un guide, interprète et diplomate auprès du nouvel allié des Français.

Mamadou Racine Sy est commandant du poste de Nyamina, en 1889, puis de Goumbo, en 1896, date de sa retraite. Auparavant, Louis Archinard le nomme chef du village de Kayes-rive droite (Kayes Ndi) et des territoires qui en dépendent le 31 octobre 1890. Le général Edgar de Trentignan, lieutenant gouverneur du Soudan, le nomme, par décision no 236 du 27 mars 1899, fama (« roi ») du Bambouck, un poste honorifique qui place Mamadou Racine Sy en position d'intermédiaire entre les administrateurs coloniaux et les populations colonisées.

Mamadou Racine Sy meurt le 24 février 1902 à Kita, au cours d'une mission de recrutement pour le railway que lui avait confié le gouverneur général en raison de son prestige et de son influence comme l'indiqua le gouverneur Ponty dans sa lettre de désignation. Au cours de l'année 2011, sa tombe est transférée dans le cimetière réservé aux soldats français.

Wikipédia

## Distinctions

- **Chevalier de la Légion d'honneur (3 novembre 1869).** Mamadou Racine est le premier Noir à recevoir cette distinction.
- **Officier de la Légion d'honneur (2 janvier 1888)**
- **Commandeur du dragon noir de L'Annam**
- **Médaille militaire**
- **Médaille coloniale avec agrafe Senegal Soudan**
- **Chevalier de l'étoile Noire du Benin**
- **Officier de l'ordre royal d'Anjouan**
- **Commandeur de l'ordre royal du Cambodge**



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



## ÊTRE CÉLIBATAIRE VIERGE À 50 ANS

# Et s'il suffisait d'aimer ?

**Le célibat est un statut pas souvent bien vu dans la société sénégalaise, surtout quand on l'est jusqu'à 50 ans. Binta Mbaye en est pourtant consciente. Elle a souffert des murmures, des ruptures et bien d'autres calomnies. Découvrez comment elle a réussi à vivre à fond en solo.**

Apprivoiser la solitude à 50 ans pour une personne qui n'a jamais été mariée paraît difficile. Binta Mbaye, à 50 ans, est célibataire. Elle ne s'est pourtant jamais lassée de trouver par tous les moyens un partenaire pour la vie, chaussure à son pied, littéralement. « J'ai passé toute ma jeunesse à rêver et à prier d'avoir un mari. Mon rêve de petite fille ne m'a jamais quitté. Je me voyais mariée à 22 ans comme mes sœurs », avoue-t-elle.

Issue d'une grande famille, Binta en est la cadette. Malgré son âge, elle n'a cessé de prendre soin d'elle par obligation d'abord, ensuite pour faire mordre à l'hameçon. Chez elle aux Parcelles assainies, elle prend soin de tous. Ce qui lui vaut des prières : "Yalla naga am dieukeur bou bax", lui souhaite la famille surtout ses frères. Qui la raillent souvent lorsqu'elle se fait belle : « Xana aladji bi gay séntou ?, ont-ils l'habitude de dire sur un ton taquin.

Ces prières la réconfortent et l'aident à garder la foi. « Je ne l'ai jamais perdue, la foi. Certes, il m'arrivait d'être triste et envieuse. C'est évident : toutes mes nièces se sont mariées. La plus petite a une fille en âge de se marier donc c'est normal que je me sente parfois confuse ou inquiète mais j'ai réussi toujours à surpasser mes émotions et à avoir confiance en Dieu ».

Elle reprend : « Au début, la situation ne me pesait pas. Mais elle a commencé à m'intriguer quand j'ai fêté mes 40 ans. Ce jour-là j'ai souhaité avoir un seul cadeau, une dot », se rappelle-t-elle, en ajoutant : « Ma mère en avait plus souffert. Elle avait pitié de moi : donner en mariage ses six filles et des petites-filles sauf moi la traumatisait. De ce fait, elle a dépensé énormément d'argent chez les marabouts pour qu'ils me viennent en aide. De l'argent, des tissus, même des bijoux en or, elle les avait échangés contre une bouteille d'eau bénite capable de décanter ma situation.

Mais à chaque fois, le problème persistait : Dieu n'avait pas encore donné son accord ».

**Comment gère-t-elle la situation latente qui perdure ? Est-ce grave d'être célibataire ?**

Non ! Mais jusqu'à cinquante ans, alors là, peut-être bien que oui. En effet, le besoin de proximité et de sécurité fait partie de la nature humaine. Plus les années passent, plus la solitude et l'immersion dans nos propres pensées prennent place. Les interjections du monde extérieur nous dérangent. Et si tant de personnes souffrent de vivre seules à 50 ans, Binta Mbaye toujours vierge, fait partie de celle qui ose en parler ouvertement.

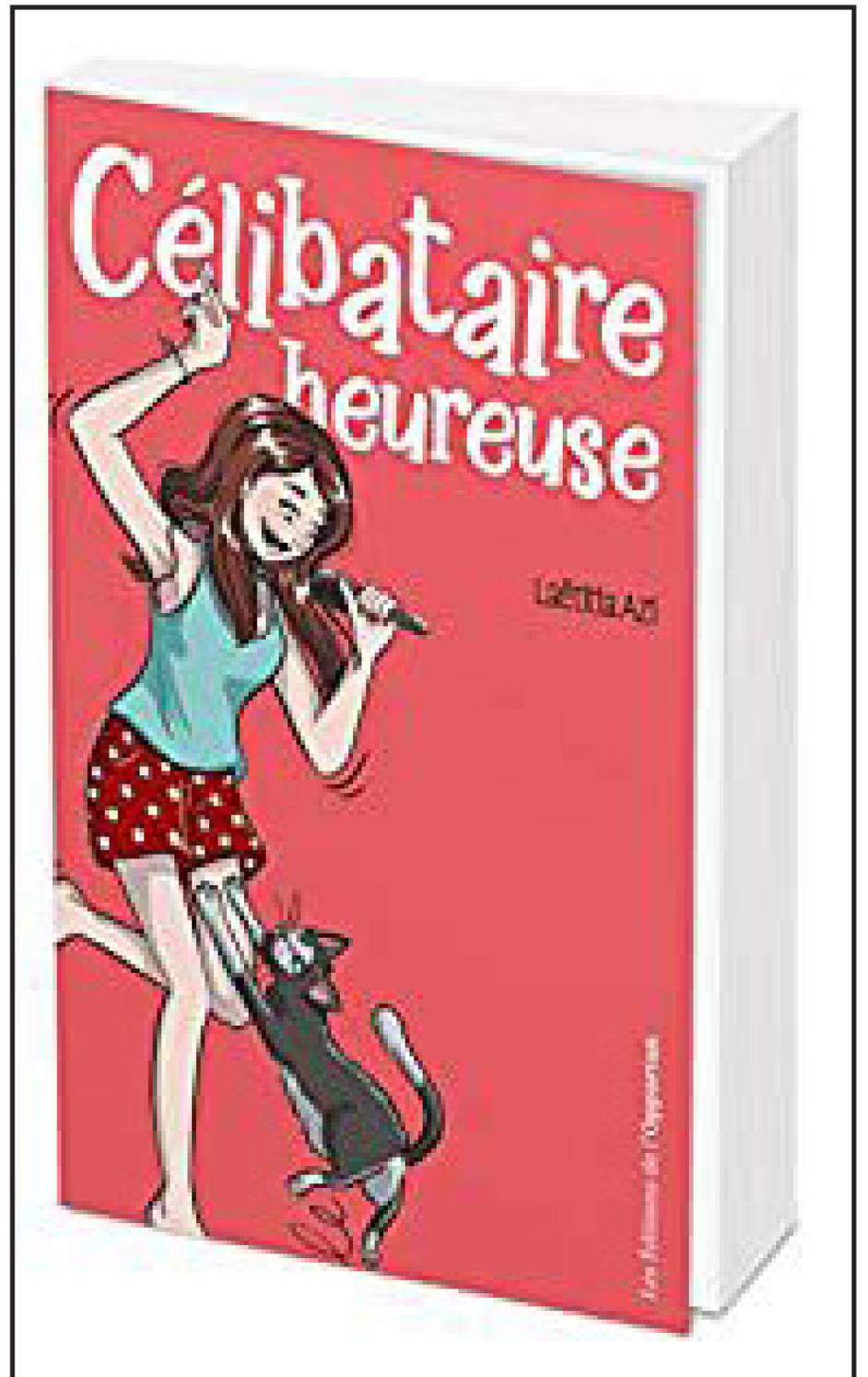
« J'ai fait quelques rencontres réelles qui n'ont jamais abouti et pourtant je ne suis pas exigeante, peut-être un peu trop prudente voire méfiante. Mais ces caractères ne m'empêchaient pas de trouver des prétendants. Jusqu'à 39 ans, j'avais la chance de faire des rencontres. C'est au-delà de cet âge que j'ai réellement commencé à compter sur des mises en relation ».

**Quel est votre genre d'homme, si je peux me permettre ?**

Sourire aux lèvres, elle répond avec facilité et fait savoir qu'elle n'a jamais été sélective. Un bon mari musulman la suffisait « Parce qu'en fait, lorsqu'on est musulman, un vrai croyant, dit-elle, on aura comme référence le Prophète (Saw) pour bien s'occuper de son épouse », fait-elle savoir.

Cordon bleu, coquine et courtoise, Binta Mbaye incarne la règle des trois C. Sur ce côté, elle n'a rien à envier à personne. Elle s'assume et dit être capable de bien gérer un ménage, même à 50 ans, âge qu'on ne lui donne pas à première vue.

« Je me suis toujours mis en confiance. Jamais je n'ai accepté que des regards de l'extérieur me dés-



tabilisent. Même lorsque des amies insinuaient que des djinns m'accompagnaient («dama am Rapp'») et me conseillaient d'aller me faire soigner : je refusais catégoriquement de les laisser me perturber. Mon seul souci était de recevoir des prétendants à mon âge. Ça me gênait. Pourtant, ils étaient de grands responsables qui savaient comment me rendre visite. Mais intérieurement, j'avais honte de les voir chez moi, bien que j'aie la disponibilité et la liberté de les recevoir. Mais comme je dis souvent, vivre dans la maison familiale n'est pas toujours facile : on ne peut pas y passer inaperçu. Je leur exigeais donc de m'appeler au téléphone au lieu de fréquenter souvent ma maison en présence des enfants. J'imposais et jusqu'à présent mon caractère, je me fais belle, et surtout je vis pleinement, c'est le plus important ».

Binta a certes les épaules larges pour accepter sa situation mais il existe un détail important qu'elle semble omettre : la progéniture. « J'en suis consciente, ma famille aussi, c'est pour cela que ma grande-sœur, celle que j'aide dans son restaurant, m'a donné sa fille quand elle avait un an. Avoir des enfants à mon âge paraît difficile mais je ne dirais pas impossible car Dieu est le maître des maîtres. J'ai appris l'histoire de Mariama, je suis une fidèle Layenne », ajoute-t-elle.

**Pourquoi vous mettez vos phrases à l'imparfait ?**

« Parce que je me suis mariée il y'a une semaine deux jours, niarel xaritou djieukeureum » rit-elle aux larmes.

Eh bien voilà il suffisait d'y croire !

**Chérifa Sadany Ibou-Daba SOW**